

## Louons encore les grands hommes

“La première fois, Sonny, que tu as fracassé une mâchoire, ça a été comme une révélation. [...] Tu avais peut-être trouvé le moyen de tirer ton épingle du jeu.” Cette lettre, le boxeur Sonny Liston ne la lira jamais. Qu’importe, puisqu’elle existe pour la *Beauté du geste*, titre même du recueil de trente-six missives qu’adresse avec tendresse et dévotion son auteur, Nicolas Zeisler, aux figures mythiques du noble art : Sonny Liston, donc, mais aussi Kid Chocolate, Sugar Ray Robinson, George Foreman, Mohamed Ali, Mike Tyson... *Beauté du geste*, titre à double fond qui renvoie autant au caractère vain de la démarche de l’écrivain qu’au direct diablement synchrone et dévastateur du boxeur. Dans ces lettres, que l’on peut lire tout à la fois comme des portraits ou des microfiction, Nicolas Zeisler choisit la fulgurance, l’ellipse et l’anecdote pour raconter ces légendes dans une esthétique qui n’est pas sans rappeler l’expressionnisme d’un Dos Passos : angles multiples, phrasé aiguisé, montage minutieux (chronologique mais laissant la part belle à l’association d’idées), rythme mimant la succession rapide des coups. Et comme un coup porté bien fort, chacun de ces courts et fougueux textes est à la fois d’une efficacité redoutable et une puissante onde de choc. On déambule à son gré dans cette galerie, de Jim Jeffries (1875-1953) à Myke Tyson (1966-...), avec comme fil rouge la rage, la passion et la souffrance.

Car à la chronique des combats cultes, Nicolas Zeisler préfère montrer ces hommes en proie aux tourments de la vie, laquelle est souvent le pire adversaire qu’ils aient jamais eu à affronter. Défaites sportives, coups du sort, amours malheureuses, addictions en tous genres, violence sociale, déchéance physique, rejet du public : la chute n’est jamais trop dure. À ces *bad boys* blessés et malmenés par leur chienne d’existence qui sans cesse les renvoie dans les cordes, la boxe a pu offrir un sursis salvateur, une parenthèse enchantée pour éloigner un instant leur fatidique destin. “Toujours le même refrain, ces foutus boxeurs. Enfance misérable. Menus larcins. Un jour, un échange de gnons et c’est la rencontre avec un vieux coach sur le retour. Invitation à la salle. Père de substitution. Premiers combats, premières victoires. Les bons résultats qui s’enchaînent jusqu’à l’apothéose. Champion du monde. La fête, l’alcool et la dope, les problèmes de poids, les femmes, les divorces, les pensions. La chute. Puis la retraite et le comeback, il faut bien vivre. Les défaites encore”, résume l’auteur dans sa lettre à Arthur Cravan.

La défaite est hautement tragique : elle est source d’une incommensurable douleur mais aussi un jalon supplémentaire vers la disparition de ces illustres sportifs. C’est ce que nous rappelle la citation des *Olympiques* de Montherlant placée en exergue : “Il est seul. Il fait pour lui seul sa musique pure et perdue, son effort qui ne sert

à rien, sa beauté qui mourra demain.” Morts mais pas oubliés, comme nous le disent encore ces vers de Victor Hugo, extraits des *Odes et Ballades* et repris par Antoine Compagnon dans la leçon sur la littérature comme sport de combat qu’il donne en ce moment même au Collège de France : “L’athlète, vainqueur dans l’arène, / Est en honneur dans la cité ; / Son nom, sans que le temps l’entraîne, / Par les peuples est répété.” Malgré leur irrémédiable déchéance – sorte d’hyperbole de la condition humaine –, les boxeurs sont promis à la gloire éternelle, et ce faisant à l’immortalité, contrairement au commun des mortels. Demi-dieux de notre mythologie moderne, ils nous touchent par leur héroïsme et leur courage “d’affronter ce qui essaie d[e] le[s] détruire<sup>01</sup>”, comme dit Bukowski – mais sans doute plus encore par leur vulnérabilité achilléenne. “Cette droite, Georges, elle n’a rien d’anecdotique. C’est l’histoire de l’homme et de son destin implacable, qui jette toutes ses forces dans la bataille. Et en ressort grandi. Parce qu’au bout du compte, quand la défaite est belle, les perdants sont magnifiques”, écrit Zeisler à Georges Carpentier, ce fils de mineur né en 1894 à Liévin dans le nord de la France, sacré premier Français champion du monde des poids mi-lourds, en 1920 aux États-Unis, avant de raccrocher ses gants à peine six ans plus tard.

Au fil de cette galerie d’étoiles, Nicolas Zeisler s’aventure avec succès dans des ramifications littéraires, dédiant certaines de ces lettres à des auteurs “fous de vivre, fous de

parler, fous d’être sauvés, [...] qui brûlent brûlent brûlent comme un feu d’artifice<sup>02</sup>”. On retrouve ainsi Arthur Cravan, le poète-boxeur aventurier qui combattit le champion du monde Jack Johnson dans un match qu’il organisa lui-même en 1916 et perdit

**Cette droite, Georges, elle n’a rien d’anecdotique. C’est l’histoire de l’homme et de son destin implacable, qui jette toutes ses forces dans la bataille**

au sixième round ; Ernest Hemingway, l’auteur de *50 000 dollars*, lequel, nous apprend sa courte biographie en fin d’ouvrage, “à l’adolescence, pénétr[a] dans une salle de boxe à Chicago, [...] subit une sévère punition mais point[a] à nouveau le bout de son nez le lendemain” ; ou encore Charles Bukowski, qui déclara : “La boxe, ça me plaisait. D’une certaine manière, ça me rappelait l’écriture. On avait besoin des mêmes choses : de talent, de tripes et de condition<sup>03</sup>”. Des hommes aux vies, elles aussi, pleinement intenses, des poètes qui continuent à servir d’intermédiaire entre les lecteurs et leurs héros, représentants de l’espérance et de la lutte.

Nicolas Zeisler nous rappelle une fois de plus que la boxe est le sport préféré de la littérature, celui qui lui a offert ses plus illustres héros. Et que la littérature de boxe est un genre à part entière tant elle possède ses propres critères, reconnaissables parmi tous. Pourtant, pas d’enfermement dans une forme

01 — Charles Bukowski, *Hollywood*, traduit de l’anglais (États-Unis) par Michel Lederer, Paris, Grasset, 1991.

02 — Jack Kerouac, *Sur la route*, traduit de l’anglais (États-Unis) par Jacques Houbart, Paris, Gallimard, “Folio”, 1960.

03 — Charles Bukowski, *Hollywood*, op.cit.